

Séminaire UNIKIN / Kinshasa / novembre 2019

Contexte

Cécile Dujardin, conseillère académique à l'ESA Saint-Luc Bruxelles, a participé les 13, 14 et 15 novembre 2019 au séminaire « les relations internationales dans les programmes de coopération au développement » organisé par l'ARES à l'Université de Kinshasa (UNIKIN). Ce séminaire a réuni plus d'une soixantaine d'acteurs issus de l'enseignement supérieur congolais (professeurs, recteurs, responsables des relations internationales) et une dizaine de représentants de l'enseignement supérieur de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Impulsé par Serge Jaumain, professeur d'Histoire contemporaine à l'ULB, ce séminaire s'inscrit dans un projet plus large visant à renforcer l'internationalisation de l'enseignement supérieur congolais et à réfléchir aux enjeux des relations internationales dans le cadre des programmes de coopération au développement.

Le rôle des représentants de la FW-B invités était essentiellement d'apporter leur éclairage, sur base de leur expérience et de leur expertise, en mettant bien en évidence les différentes étapes traversées pour développer l'internationalisation au sein de leurs institutions.

Pourquoi avoir fait appel à toi pour participer à cette mission ?

Le projet était déjà engagé lorsque Serge Jaumain m'a contactée : nous nous connaissions par le biais de la CRI (Commission des relations internationales de l'ARES) dont je suis membre, Serge Jaumain en étant l'ancien président. La mission concernait au départ uniquement des universités mais il a été décidé de l'étendre aux hautes écoles et aux ESA.

Kevin Guillaume, directeur de la CRI, était par ailleurs venu participer à notre matinée pédagogique consacrée à l'internationalisation en janvier 2018, et il avait trouvé super notre manière de réfléchir collectivement, avec presque tous nos professeurs, à des questions dépassant le cadre des mobilités Erasmus+. Le contexte n'est évidemment pas le même qu'à l'UNIKIN, mais avec peu de moyens, on arrive à réfléchir à des solutions créatives, et cette approche artistique a été jugée intéressante. Les ateliers thématiques étaient organisés sous forme de world café, comme lors de notre matinée pédagogique.

Et ton rôle dans cette mission était justement d'animer l'une des tables thématiques.

Ces ateliers thématiques étaient organisés l'après-midi du deuxième jour. Le canevas était très bien fait, équilibré entre les présentations des représentants belges et congolais. La ministre de l'enseignement supérieur congolais est venue, ainsi qu'un représentant de l'ambassade de Belgique et la déléguée générale Wallonie-Bruxelles en République démocratique du Congo.

Il y a eu énormément de recteurs et vice-recteurs venus de loin, notamment de Lubumbashi, au total plus de 80 participants. Deux écoles artistiques étaient présentes, et leurs ambassadeurs étaient très heureux de constater qu'il y avait une représentante pour leur secteur.

Le premier jour a été consacré à nous faire comprendre le contexte de l'enseignement supérieur congolais. Le deuxième jour, en matinée, chaque établissement congolais qui le souhaitait pouvait présenter en 180 secondes son processus d'internationalisation. L'enjeu était de montrer que l'internationalisation n'équivaut pas à la coopération, confusion qui persistait chez certains participants au bout des deux jours.

L'après-midi, nous nous sommes répartis en groupes pour animer des ateliers, l'un des miens était consacré à une analyse SWOT (analyse des forces, faiblesses, opportunités et risques). Tous les

établissements ne sont pas dans la même situation mais il y a un contexte commun aux établissements congolais, notamment le fait que les chercheurs ne reviennent pas après avoir reçu une bourse de mobilité à l'étranger. La gestion financière est aussi une problématique récurrente pour ces établissements, même si certaines universités sont mieux loties, comme à Lubumbashi. Il y avait dans l'ensemble une vraie envie de faire rayonner ce qu'ils font avec pour certains de vraies difficultés de terrain.

Beaucoup de choses n'étaient cependant pas si différentes de ce qu'on peut vivre ici en Belgique, comme les difficultés de communication, de sensibilisation des professeurs, avec en même temps des possibilités de mettre en œuvre certaines actions rapidement pour démarrer un processus d'internationalisation.

Quelle est la réalité de terrain des écoles artistiques ?

Je m'attendais à ce que le minerval soit excessivement cher et que l'enseignement supérieur soit réservé à une élite : il est en fait de 150\$. J'ai interrogé plusieurs enseignants sur leur salaire et ils m'ont dit être payés 1500\$ par mois. Les écoles n'ont par contre pas ou quasi pas de budget de fonctionnement, d'où la difficulté de monter des projets.

L'Académie des Beaux-arts est pimpante, de nouveaux ateliers sont en construction. Cette académie a été fondée dans l'esprit Saint-Luc, c'est-à-dire la formation par les arts appliqués principalement pour des étudiants défavorisés.

Ils proposent également des cursus en arts plastiques, visuels et de l'espace mais c'est vu de façon totalement différente : par exemple en Architecture d'intérieur il y a aussi des cours de sculpture et de communication.

L'envie du directeur actuel est de respecifier les disciplines comme c'est le cas dans notre ESA, et là il y aurait peut-être matière à collaboration pour les accompagner dans cette refonte des cursus. Comme le directeur vient parfois en Belgique, je lui ai proposé de venir nous rencontrer à l'ESA.

Globalement, il y a un vrai travail à mener sur le genre : il y a des étudiantes, mais quasi aucune enseignante en université ou école d'art.

Y a-t-il une volonté de ne pas seulement envoyer des étudiants et chercheurs au Nord mais d'aussi en accueillir ?

C'était clairement notre envie, mais c'était difficile de la percevoir chez nos interlocuteurs. Peu venaient avec des projets déjà réfléchis et construits, mais il y avait une ébauche de réflexion sur ces sujets. L'enjeu est aussi de travailler entre universités du Sud.

En deux jours c'était difficile d'aller plus loin. L'objectif était vraiment de montrer d'autres possibles.

Est-ce qu'il y aurait des possibilités de collaboration entre établissements de la Fédération Wallonie-Bruxelles en direction de Kinshasa ?

L'idée de Kevin Guillaume était de montrer que le rassemblement de différents établissements au sein d'une organisation telle que la CRI permettait de tirer les écoles vers le haut, de partager des informations, et d'être plus forts face au pouvoir politique.

On a vraiment parlé d'une seule voix, on sent qu'il y a une culture FW-B : la présentation de l'Université Saint-Louis n'était pas si différente de la mienne. Serge Jaumain, l'initiateur de la mission, a d'ailleurs relevé que celle-ci était l'occasion de rencontrer les établissements du Sud, mais aussi de connaître les plus petits opérateurs du Nord et de se rendre compte qu'on n'est pas si différents que ça même s'il y a des particularités propres à chaque type d'établissement.

Les représentants des deux ESA que j'ai rencontrés sur place m'ont dit qu'ils feraient appel à moi pour certains points et m'ont fait part de différents besoins, notamment concernant le manque de livres. L'Académie des Beaux-Arts est d'ailleurs en train de créer une bibliothèque.

[Vitshois Mwilambwe Bondo](#), un artiste local à l'initiative du Kin ArtStudio et de la biennale des arts contemporains dont la première édition avait justement lieu pendant mon séjour à Kinshasa, a sa méthode pour pallier ce manque de livres : il a demandé à tous les artistes qui venaient pour la biennale d'apporter 5 livres d'art qui comptaient maintenant dans leur pays. Ce n'était pas grand-chose pour chacun des intervenants et cela lui a permis de constituer un centre de documentation. Vitshois est un artiste indépendant qui a fait l'Académie des Beaux-Arts, comme quasiment tous les artistes de Kinshasa. Peintre à la base, il est aussi plasticien et a obtenu une bourse pour la Rijksacademie d'Amsterdam. Il y est resté quelques années, s'est fait connaître en tant qu'artiste contemporain et ça marchait plutôt bien pour lui. Il aurait pu rester là-bas mais il a décidé de revenir à Kinshasa pour stimuler et accompagner les jeunes artistes. Il a un réseau très large. Vitshois reverse une partie la vente de chacune de ses œuvres à ce projet d'accompagnement des jeunes artistes. Il a créé une résidence pour les artistes, qui restent certains pour deux mois, d'autres un an.

[Comment es-tu entrée en contact avec lui ?](#)

Je n'avais pas beaucoup de connaissances sur place quand j'ai su que je partais à Kinshasa, j'ai donc cherché auprès de mes contacts, qui m'en ont donné d'autres, notamment celui de Michel Moffarts qui tient une galerie près de l'ESA et qui a développé beaucoup de projets à l'Académie des Beaux-Arts. Sa femme est une artiste congolaise, et c'est par cet intermédiaire que j'ai pu entrer en contact avec l'Académie et avec Vitshois.

Interview réalisée par Cécile Thuillier